

ESCHATOLOGIE ET DÉCADENCE DANS LES « RELIGIONS POLITIQUES »

Jean-Pierre SIRONNEAU

J'entends par « religions politiques » - Raymond Aron préfère parler de « religions séculières », Julien Freund de « politiques de salut », d'autres aujourd'hui comme Jean Séguy de « religions analogiques » — des doctrines (ou idéologies) politiques qui drainent un certain nombre d'aspirations religieuses traditionnelles. Je vous rappelle la définition que Raymond Aron proposait en 1940 : « Je propose, disait-il, d'appeler religions séculières les doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie et situent ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité¹. Je préfère parler de « religions politiques », dans la mesure où, à mon sens, elles ne constituent qu'une espèce particulière d'un genre plus général qui pourrait conserver l'appellation des religions séculières.

Si la question de la décadence et de l'eschatologie se pose à propos des « religions politiques », c'est, me semble-t-il, parce que celles-ci apparaissent comme des millénarismes sécularisés, c'est-à-dire des millénarismes où la référence religieuse (l'affabulation religieuse, dit Marx dans sa *Circulaire contre Kriege*) est explicitement refusée, tout en étant implicitement présente. Mais avant d'envisager, dans un deuxième temps, les rapports précis entre eschatologie et décadence dans quelques cas de religions politiques, il est nécessaire de faire quelques remarques préalables sur les millénarismes d'origine chrétienne, et de voir comment l'idée de décadence et l'idée d'eschatologie s'y trouvent articulées. En effet le millénarisme s'étant développé dans le contexte de la conception judéo-chrétienne du temps, linéaire et non plus cyclique, on pourrait s'attendre à

1. Raymond Aron, *L'âge des empires et l'avenir de la France*, Ed. Défense de la France, 1946, p. 288.

ce que l'idée de décadence disparaisse complètement, ou tout au moins s'atténue dans ces formations mentales. Or il n'en est rien.

Bien sûr l'idée de décadence est plutôt consubstantielle à la conception cyclique du temps qui domine dans les cultures archaïques et traditionnelles. Elle s'inscrit dans le rapport qu'entretiennent entre elles les deux structures mythiques de la temporalité : le prestige des origines et la visée eschatologique. Pour l'homme traditionnel, l'essentiel, c'est ce qui s'est passé à l'origine : le présent n'a de valeur qu'en tant qu'il s'enracine dans ce passé originaire où les dieux et les ancêtres ont créé le monde et apporté aux hommes les fondements de l'ordre social : mythes d'origine et mythes cosmogoniques racontent ces commencements ; ils servent de modèles, de référents ultimes pour les situations historiques à venir. « C'est la première manifestation d'une chose, nous dit Mircea Eliade, qui est significative... et non pas ses épiphanies successives... Le retour à l'origine qui permet de récrire le temps où les choses se sont manifestées pour la première fois constitue une expérience d'une importance capitale »². Seul ce retour permet de sauver le présent de l'insignifiance ; mais une telle fixation sur l'origine, un tel prestige accordé aux commencements conduit à concevoir le temps historique comme un lent processus de décadence, de dépérissement et d'usure. Le thème de l'usure du temps est corrélatif du prestige accordé à l'origine ; l'écoulement du temps se traduit par un éloignement progressif des commencements et donc par la perte de la perfection initiale. Seul le rite, en imitant, en répétant ce qui a eu lieu au commencement, peut enrayer cette lente usure du temps et permettre de récupérer en partie la plénitude de l'origine. C'est le sens aussi des conceptions cycliques du temps qui traversent les mythologies traditionnelles, particulièrement chez les Indo-européens : conception cyclique de la disparition et de la réapparition de l'humanité que les Chaldéens concevaient comme une « grande année », que les Grecs se représentaient comme une succession d'âges du monde, ou les Hindous comme une succession de Yugas, de plus en plus courts. L'histoire du monde est alors considérée comme une succession de cycles dont la caractéristique essentielle se résume à une décadence progressive conduisant à une destruction de l'univers, elle-même prélude à une recréation nouvelle.

C'est bien pourquoi la visée eschatologique n'est pas absente de ces conceptions : il se produit une fin d'un temps, sinon une fin des temps, et

2. Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Idées, 1963, p. 48.

l'apparition d'un. nouveau temps, prélude à un monde nouveau. Il y a donc bien solidarité entre l'affirmation d'une décadence consubstantielle au déroulement du temps et de l'histoire, et la visée eschatologique.

Or cette solidarité persiste dans la conception linéaire du judéo-christianisme. Bien sûr apparaît la croyance en une cosmogonie unique et une fin du monde unique ; « le cosmos qui réapparaîtra après la catastrophe, sera le même cosmos créé par Dieu au commencement du temps, mais purifié, régénéré et restauré dans sa gloire primordiale »³. La fin du monde s'inscrit dans le mystère messianique : elle est liée à la venue ou au retour du Messie. En témoignent les diverses Apocalypses, juives ou chrétiennes et on sait que le christianisme primitif s'est développé dans une atmosphère apocalyptique très fortement marquée. Mais s'il y a croyance en un monde unique, il n'y a pas croyance en une évolution progressive vers un monde de plus en plus parfait ; il se produit, dans cette conception du temps, une rupture qui inaugure un retournement dans le cours des choses. Ce qui permet d'affirmer que, si la visée eschatologique apparaît centrale dans la conception apocalyptique, le thème de la décadence n'en est pas absent non plus et reste solidaire de cette visée eschatologique. En effet, l'essentiel n'est pas la fin en elle-même, mais la certitude d'un nouveau commencement : les temps qui précèdent la régénération finale sont décrits comme des temps de dépravation absolue, d'inversion des valeurs et sont accompagnés de catastrophes et de cataclysmes de toutes sortes pour s'en convaincre, il suffit de relire les chapitres de l'*Apocalypse* de Jean qui décrivent le règne de l'Antéchrist et annoncent des calamités sans nombre (Chapitres 6 à 12). Donc, même dans une vision linéaire du temps, à première vue plus optimiste et plus progressiste que la vision cyclique, il y a place pour un sentiment aigu de la décadence des mœurs et des empires et pour une angoisse irraisonnée devant ce que l'on croit être la fin des temps.

La valorisation du temps qui marque incontestablement la conception judéo-chrétienne, puisque Dieu se révèle d'abord dans les événements de l'histoire, n'implique donc pas la disparition de l'idée de décadence ; bien au contraire ; toute calamité historique tend même à être considérée comme une punition de Dieu, courroucé par les « péchés » et les « débauches » de son peuple. La décadence n'est pas seulement dans cette perspective le résultat d'une loi immanente au déroulement temporel, due à l'usure du

3. Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 82.

temps et à l'éloignement progressif de l'origine créatrice, elle est aussi et surtout l'expression de la volonté de Dieu : les catastrophes sont rendues nécessaires parce que le peuple élu s'est éloigné du droit chemin et de sa vocation propre pour se rapprocher des faux dieux. Les prophètes, dans leurs visions terrifiantes, rendues plausibles par la menace des grands empires voisins, rappelleront sans cesse ce sens punitif des événements historiques ; la perception du négatif de l'histoire incluait bien l'idée de décadence, même si celle-ci entrait dans une conception globale et cohérente de l'action de Dieu dans le temps.

Dans les premiers siècles chrétiens, la période qui précéda et suivit l'écroulement de l'empire romain, renforça cette attitude pessimiste, à tel point que toutes les calamités qui se produisirent alors furent considérées comme des jugements de Dieu annonçant la fin prochaine du monde. Au milieu du troisième siècle, par exemple, l'invasion des Goths ou la reprise des persécutions par l'empereur Valérien, furent interprétées, à la lumière des textes apocalyptiques, comme les signes d'une fin imminente du monde⁴. Sans doute l'Eglise officielle, en particulier par la bouche de Saint Augustin, s'efforçait de neutraliser la vision apocalyptique et les scénarios millénaristes qui en dérivait la dégénérescence promise et les cataclysmes annoncés, qui devaient accompagner le règne de l'Antéchrist et précéder le retour du Christ, furent reportés la plus loin possible dans l'avenir, à la fin de notre temps historique, mais ces efforts ne pouvaient empêcher de nombreux chrétiens de voir dans les malheurs du temps la réalisation des prophéties et de croire en une fin imminente du monde : la persistance des mouvements millénaristes, du quatrième siècle aux temps modernes, témoignent de la force de cette vision.

Mais il importe de nuancer : le discours sur la fin des temps, et la conscience de la décadence qui en est corrélative, fut loin d'être univoque dans les premiers siècles chrétiens. Il convient de distinguer au moins trois orientations qui, à l'occasion, peuvent se recouper, parfois même chez le même auteur.

Dans les deux premiers siècles qui suivirent immédiatement la mort du Christ, on croyait à une proche fin du monde et on attendait le retour du Christ. Les écrits de Saint Cyprien et de Tertullien en témoignent : bien des

4. S. Mazzarino, *La fin du monde antique*, Gallimard, 1973.

paroles des Evangiles étaient interprétées en ce sens, en particulier le discours eschatologique de Matthieu et des paroles comme « la fin de toutes choses est proche » ou "le Seigneur viendra comme un voleur ». On attendait une fin imminente et catastrophique, et cela renforçait le courage et la ténacité des martyrs.

La seconde orientation dérive de l'Apocalypse de Jean. Elle est plus spécifiquement millénariste et c'est elle qui accorde le plus à l'idée de décadence et annonce la destruction de Babylone, symbole de Rome, l'extermination des nations païennes, la fin de l'univers par embrasement, le royaume millénaire et le jour du jugement. Elle prolonge l'Apocalyptique juive, mais elle innove à travers les deux figures antinomiques de l'Antéchrist et du règne de mille ans. En désignant Rome comme le quatrième empire, elle admet implicitement la décadence inévitable de l'empire romain. Le *Commentaire de Daniel* de Saint Jérôme illustre cette seconde orientation.

Enfin une troisième orientation reprend le thème de la périodisation du temps, sur le modèle des sept jours de la création, chaque jour désignant plusieurs millénaires. Saint Augustin fait par exemple un parallèle entre les six âges de la vie, tels que les énonçaient les historiens latins et les six jours de la création, le septième étant celui du repos universel des êtres. Chez Augustin s'introduit l'idée d'un temps orienté dans un sens progressif, avec un avant et un après, un passé qui va de la création à la rédemption un avenir qui va de la rédemption à la parousie ; pour la première fois l'histoire est conçue comme maturation pédagogique, comme éducation du genre humain, lequel genre humain accède progressivement à la connaissance et à la vérité. Il y a là en germe, une théologie du progrès, c'est-à-dire l'idée qu'il y a un progrès interne dans l'évolution des croyances religieuses. Aussi n'est-il pas étonnant qu'Augustin ait condamné le millénarisme au Livre XX de *La Cité de Dieu*. le retour du Christ est renvoyé à la fin des temps et au fur et à mesure que l'Eglise s'installe dans le siècle, on assiste à un refoulement progressif des tendances millénaristes et apocalyptiques. Le royaume millénaire est interprété symboliquement comme le temps présent de l'Eglise et le règne du Christ sur cette Eglise.

Si la troisième orientation est à la source des idées modernes de progrès et de perfectibilité progressive de l'homme, la seconde orientation explique la survie des croyances millénaristes, lesquelles avaient d'ailleurs tendance à

se réfugier dans les marges de la chrétienté, dans des mouvements dissidents ou chez des prophètes solitaires⁵. Tout au long du Moyen-Age, prophéties et mouvements populaires garderont vivante la flamme du scénario millénariste qu'on retrouve encore aujourd'hui, sous une forme sécularisée, dans les "religions politiques".

Mention spéciale doit être faite de la pensée de Joachim de Flore qui eut une influence décisive, via la prédication de Thomas Münzer et de certaines philosophies de l'histoire, sur ces millénarismes sécularisés. En effet Joachim réactivait, à la fin du douzième siècle, en lui donnant une nouvelle vigueur dans l'Eglise officielle, la vision apocalyptique. En distinguant trois âges dans l'histoire du salut, celui du Père, celui du Fils et celui de l'Esprit, il permettait d'envisager pour un avenir proche une refonte totale des institutions de la chrétienté, ecclésiastiques et civiles. Il redonnait à certains thèmes millénaristes leurs lettres de noblesse, puisque le troisième âge, âge d'une liberté totale, illuminé par l'Esprit, inaugurerait une sorte de royaume millénaire. Joachim transposait, en la spiritualisant, la vieille espérance millénariste : « dans le troisième état, dit-il dans le *Concordia*, régnera la Justice, l'abondance et la paix. A cette époque, l'argent n'aura pas cours à cause de l'abondance de l'Or ». Le troisième âge prendra tout naturellement, chez les joachimites, le visage d'une sorte d'âge d'or terrestre. L'idée antique de révolution se trouve ici historicisée et réintégrée au monde apocalyptique : le temps futur (le troisième âge de l'Esprit) est révolutionnaire en ce sens qu'il inaugure un nouveau déroulement du temps suivant l'enroulement précédent. Le lent déroulement de l'histoire aboutit par étapes à l'énigmatique « Jour de la Pentecôte », ultime révolution des âges parvenus à leur plénitude ; le « Grand Soir », dans la mythologie révolutionnaire moderne, joue le même rôle. Le temps, au terme de son déroulement, parvient à un état différent de celui qu'il avait à l'origine, ce que symbolise l'expression « la plénitude des temps » ; il s'agit d'un temps soudain « instantanéisé » dans un présent extatique et mystique ; le visionnaire (millénariste ou apocalypticien) baigne dans la présence de cette fin. C'est *aujourd'hui* que la fin est proche et que le monde va changer. C'est pourquoi, dans cette vision il y a conscience aiguë d'une dégénérescence, d'une phase décadente située à l'afin du premier ou du second âge. Joachim de Flore avait le sentiment de vivre une période de décadence, marquée par des guerres, des déchirements sociaux, des hérésies

5. Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Julliard, 1962.

religieuses. Il annonça pour 1260 la venue de l'âge de l'Esprit, en se basant sur la crise politique et religieuse qu'il observait autour de lui.

Les millénarismes médiévaux, joachimites ou non, iront dans le sens d'une sécularisation progressive. Le mouvement dit de la « guerre des paysans » au XVI^e siècle, ainsi que le mouvement anabaptiste, me semblent le point de passage entre les millénaristes médiévaux, qui conservent encore une forte tonalité religieuse, et les millénarismes sécularisés du monde moderne que sont les idéologies révolutionnaires (nationalistes ou socialistes) Thomas Münzer est sans doute un prêtre et un prophète qui a médité les Ecritures comme il a médité la pensée de Joachim de Flore, mais il est aussi le porte-parole des revendications sociales et politiques des paysans et artisans de l'Allemagne du Sud ; il est véritablement, selon l'expression de Ernst Bloch, un « théologien de la Révolution » ; « le tournant décisif dans l'histoire moderne fut, du point de vue qui nous occupe, le moment où le « chiliasme » (millénarisme) unit ses forces aux exigences actives des couches sociales opprimées. L'idée même de l'aube d'un règne millénaire sur la terre a toujours contenu une tendance révolutionnaire et l'Eglise fit tout ce qu'elle put pour paralyser par tous les moyens en son pouvoir cette représentation transcendant la réalité. Cette doctrine, renaissant par intermittence, réapparut, entre autres, chez Joachim de Flore ; dans son cas toutefois elle ne fut pas encore pensée comme révolutionnaire. Mais chez les Hussites, puis chez Thomas Münzer et les Anabaptistes, elle se transforma « en un mouvement actif issu de certaines couches sociales spécifiques »⁶.

Les idéologies politiques modernes, qui postulent une certaine forme de salut historique par l'instauration d'une société parfaite, ne font que reprendre, sur un mode plus ou moins sécularisé, le scénario millénariste. De ce point de vue, les deux mouvements révolutionnaires les plus frappants du vingtième siècle, le national-socialisme et le communisme léninostalinien peuvent s'interpréter comme des formes modernes de millénarisme, et donc on doit pouvoir y retrouver un discours sur la décadence du monde présent et la venue du royaume millénaire ; dans le scénario millénariste, Dieu (ou les dieux) sont censés envoyer sur terre un représentant (Messie), dont la mission est d'instaurer, par delà la destruction du monde présent dégénéré, un état social et religieux proche de la

6. Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, 1956, p. 154-155.

perfection ; le scénario reproduit les étapes suivantes ; état de perfection initiale, chute et décadence, rupture violente, restauration de la pureté originelle.

Faute de temps, j'insisterai particulièrement sur le cas du national-socialisme, mais la démonstration pourrait être faite aussi bien à propos du communisme⁷. Le thème de la décadence et la visée eschatologique traversent le national-socialisme, en ce que celui-ci postule la perfection originelle de la race aryenne, explique sa dégénérescence progressive jusqu'à notre époque, prône une révolution violente devant mettre fin à cet état de choses et rêve d'établir un Reich de mille ans qui restaurera la puissance des Germains.

L'insistance sur le prestige des origines, dans les mythes cosmogoniques, induit généralement la conscience aiguë d'une dégénérescence ultérieure, car si ce qui s'est passé à l'origine était parfait, ce qui suivra aura forcément un statut ontologique inférieur. Or la mythologie nazie développe sans cesse le thème de la perfection des origines aryennes, elle tente de remplacer le mythe adamique, mythe d'origine judéo-chrétien par un vieux mythe d'origine indo-européen, que Poliakov désigne sous le nom de mythe aryen ou mythe des origines nordiques⁸. Or ce mythe affirme l'antériorité civilisatrice et la supériorité de la race aryenne sur les autres races ; resté dans l'ombre, après la venue du Christianisme, il n'avait cependant pas disparu et on en trouve des traces pendant tout le Moyen-Age ; il devait prendre un nouvel essor, en Allemagne, après la Réforme, puis paradoxalement, à l'époque de la philosophie « des Lumières » qui vit naître l'anthropologie raciale et à l'époque du romantisme ; l'éveil des nationalités, au XIX^e siècle devait favoriser son épanouissement. Gobineau, Vacher de Lapouge, H. S. Chamberlain sont les plus connus parmi les chantres de l'aryanisme mais leurs contemporains furent innombrables. Tous n'ont pas eu une influence directe sur l'hitlérisme, mais la filiation fut cependant assurée par les cercles pangermanistes entre autres par la « Thulé Gesellschaft » dont Hitler fit partie : « Les candidats à la réception dans la "Thulé Gesellschaft" recevaient un prospectus dans lequel figurait une croix gammée symbole du dieu Wotan ; on leur adressait un questionnaire et on

7. Cf. J.-P. Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, Mouton, 1982.

8. Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Calman-Lévy, 1971.

procédait à une enquête : l'initiation consistait en une représentation symbolique du voyage de retour de l'aryen égaré au foyer sacré allemand »⁹.

Deux thèmes dominaient l'aryanisme, le culte de l'ancêtre primordial et l'exaltation de la noblesse héroïque. C'est parce que nous vivons une période de dégénérescence et de déclin qu'il faut retrouver un lien avec les ancêtres divins, les aryens des origines et pour cela il n'y a qu'un seul moyen, la pureté raciale. D'où le mythe « du sang pur » gage de parenté avec les ancêtres primordiaux. Car, si la race aryenne, nous dit A. Rosenberg, a été seule, dans l'humanité primitive, véritablement créatrice, elle a par la suite dégénéré : en Inde, en Perse, en Grèce ou à Rome, l'élément « nordique » a été corrompu par des apports extérieurs, par la magie asiatique, sémitique et chrétienne ; toute l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de cette dégénérescence. La seule possibilité de rénovation consiste à retrouver l'élan créateur primitif en éliminant les « impuretés raciales ». Seule une croyance nouvelle, ajoute A. Rose aura la « conviction de défendre avec le sang l'essence divine de l'homme, croyance incarnée dans la connaissance la plus claire que le sang nordique représente ce mystère qui a remplacé et vaincu les anciens sacrements »¹⁰. Il faut donc « exalter ces vertus du sang qui une fois reconnues à nouveau, peuvent donner à une nouvelle génération une direction nouvelle »¹¹. Pour Rosenberg, l'âme d'un peuple, ses qualités, se transmettent dans la vie inconsciente, dont le sang est l'élément primordial et le symbole. C'est en plongeant au plus profond de lui-même que l'individu aura la révélation des commandements du sang, c'est-à-dire des qualités raciales. Il y a dans le mythe aryen, interprété par Rosenberg, une pseudo-philosophie organique, la croyance que le sang assure la survie de la volonté raciale. D'où, dans le culte nazi, la célébration du « sang des martyrs » (*Blutzeugen*), d'où la constitution d'un « ordre du sang » (*Blutorden*), élevant les militants des premiers combats au-dessus des militants ordinaires, d'où également le « drapeau du sang » (*Blutfahne*) considéré comme relique sacrée et exhibé à Nuremberg aux Congrès du Parti. Les S.S. incarneront tout particulièrement, dans leur discours et leurs comportements, la volonté de se rattacher, par la pureté du sang, aux ancêtres aryens ; l'homme qui eut le plus d'influence sur Himmler et les intellectuels de la S.S. fut le théoricien du Nordisme, Hans Günther, pour qui les dispositions génétiques héréditaires déterminent des dispositions

9. René Alleau, *Hitler et les sociétés secrètes*, Grasset, 1969, p. 146.

10. Pierre Grosclaude, Alfred Rosenberg et le mythe du vingtième siècle, Sorlot, 1938, p. 40.

11. *Ibidem*, p. 44.

psychologiques sociales et culturelles ; il n'y a pas de race sans âme collective. Les S.S. se voudront l'élite du sang nordique » chargée de régénérer la race aryenne décadente. Toute l'institution de l'Ahnenerbe (héritage des ancêtres) avait pour but d'exalter le passé germanique et de démontrer, par des études de toutes sortes, l'ancienneté et les capacités créatrices des peuples aryens archaïques. La décadence, on le voit, n'est donc pas fatale : elle peut être stoppée à condition que le peuple et ses élites redécouvrent, en écoutant la voix du sang et en cultivant la pureté raciale, les vertus des ancêtres primordiaux dans le lent processus de l'usure du temps et de la dégradation universelle, un coup d'arrêt peut se produire, la pureté originelle peut être retrouvée ; comme dans les mythologies traditionnelles, la vision de la décadence débouche sur la rupture révolutionnaire et la restauration d'un état de perfection.

Autre thème valorisé par le mythe aryen des origines, la noblesse héroïque. Si la race aryenne primitive était supérieure aux autres races, c'est non seulement parce qu'elle vivait dans la proximité des dieux, mais aussi parce qu'elle était seule dépositaire des vertus héroïques ; pour Hans Günther elle était, à la différence des cinq autres races, noble, virile, créatrice, faite pour dominer. Cette noblesse se traduisait bien sûr par des qualités physiques, qui serviront à sélectionner les jeunes S.S. , mais surtout par des qualités morales dont les principales étaient la maîtrise de soi, la liberté souveraine, le courage dans la guerre, l'énergie dans l'action. Selon Rosenberg, l'âme « nordique » est héroïque par essence et un des objectifs du nazisme sera de créer cette nouvelle noblesse, race de chefs, capable de régénérer les peuples germaniques et de dominer le monde ; l'institution de la S.S. correspondait à cette volonté : « Depuis que j'ai l'honneur d'être le chef de la S.S., proclamait Himmler, mon but n'a jamais varié : créer un ordre de sang pur capable de servir l'Allemagne. En créant cet ordre j'ai voulu attirer à nous tout le sang nordique disponible, afin de le soustraire à la puissance de nos adversaires »¹². Walter Darré, le théoricien de l'aristocratie paysanne, déclarait de son côté : « Ici devra naître la nouvelle noblesse... je souhaite que tous mes chefs paysans entrent dans les S.S. C'est dans ce réservoir humain des S.S. que nous puiserons la nouvelle noblesse. J'entrevois la création de « collèges nobles » où la nouvelle aristocratie, fortement enracinée dans la terre, sera préparée à fournir les chefs des

12. Discours de Himmler du 7 décembre 1940, cité par R. Alleau, *op. cit.*, p. 202.

populations étrangères »¹³. Même si la formation de la S.S. apparaît comme une caricature sanglante de ce qu'était autrefois l'ordre des nobles et des chevaliers, l'intention n'en était pas moins explicite : créer une élite analogue à l'antique noblesse germanique. Le vocabulaire et les pratiques de la chevalerie médiévale étaient d'ailleurs largement utilisés : Himmler n'hésitait pas à parler sans cesse d'honneur, de fidélité, voire de défense des faibles et des opprimés, de protection du peuple, de caractère sacré de la parole donnée, etc. ce qui pourrait expliquer que la S.S. attira beaucoup de jeunes, de la noblesse prussienne, et même des officiers de tradition.

L'intuition de Hitler, de Rosenberg, de Darré, fut de considérer que le mythe aryen des origines n'avait pas entièrement disparu, qu'il était en sommeil dans l'inconscient populaire, qu'il n'avait été que recouvert par le mythe adamique, plus universaliste, et qu'il suffisait de le réveiller pour qu'il redevienne actif dans la conscience des masses, qu'il suffit de prendre conscience de la décadence introduite par le mélange des sangs, par les vertus débilitantes du Christianisme, par les idées modernes de raison, de démocratie et d'égalité, pour que les vertus ancestrales réapparaissent au grand jour : « Nos paysans n'ont pas oublié leurs croyances d'autrefois, disait Hitler, la vieille religion vit toujours. Elle n'est que recouverte par la mythologie chrétienne »¹⁴ et Rosenberg écrivait dans « le mythe du vingtième siècle » : « le mythe d'aujourd'hui est aussi héroïque que l'étaient les formes de la race, voici deux mille ans »¹⁵.

Si les idéologues nazis, parce qu'ils étaient des révolutionnaires, croyaient que la décadence pouvait être enrayée et que la puissance des Germains pouvait être restaurée, ils n'en étaient pas moins fascinés par le vaste processus du déclin des civilisations et de l'écroulement des empires ; Oswald Spengler venait d'écrire *Le déclin de l'Occident* et le thème de la décadence, en littérature, dans l'Opéra de Wagner, dans les philosophies de l'histoire était dans l'air du temps. Un des principaux philosophes du régime, Ernst Krieck, recteur de l'Université de Heideberg, n'hésitait pas à écrire : « Les nations n'ont pas d'histoire, car dès l'origine elles sont déjà là préfigurées : elles n'ont pas d'histoire au sens progressif du mot, elles ne connaissent que des décadences ». Toute l'histoire moderne était interprétée

13. Déclaration de Walter Darré, cité par H. Rauschnig, *La Révolution du nihilisme*, Gallimard, 1939, p. 50-51.

14. Ed. Coopération, Paris, 1939, p. 71.

15. A. Rosenberg, *Le mythe du vingtième siècle*, München, 1941, p.699.

en termes de décadence. Ax Horkheimer avait été frappé par ce qu'il appelait le caractère « anhistorique », du nazisme, qui conduisait celui-ci à annuler le déroulement historique au profit de l'origine. Ernst Bloch, pour sa part, parlait dans *Héritage de ce temps* du caractère a-synchronique du nazisme : selon lui, le succès de cette mythologie chez les jeunes, les paysans, la classe moyenne, était dû principalement à une étrangeté au présent, à une nostalgie très puissante pour un passé idéalisé. C'est, selon lui, ce décalage, cette non-contemporanéité entre réalité présente et vision du passé, qui expliquerait la diffusion de l'idéologie nazie. Bref, une mythologie qui met l'accent sur le prestige des commencements contient en elle-même une conscience aiguë de l'usure du temps et de la décadence irrémédiable des événements de l'histoire ; elle ne peut trouver son salut que dans l'abolition de l'histoire par un retour à la perfection des origines, quelle que soit par ailleurs l'importance que le discours idéologique attribue à l'histoire. Car il faut bien reconnaître aussi que le national-socialisme, idéologie moderne par certains côtés, a une conscience aiguë du destin historique et n'hésite pas à utiliser, par moments, les thèmes de l'historicisme moderne.

Dans la mythologie traditionnelle du temps, il y a une profonde solidarité, nous l'avons vu, entre le thème de la perfection originelle (et de sa conséquence inéluctable, la décadence sous toutes ses formes) et la visée eschatologique. On attend une fin du monde qui sera la restauration de la perfection des origines et la venue, du royaume est plus un recommencement de ce qui a eu lieu à l'origine, qu'un véritable commencement. Entre le mythe aryen, que je viens d'analyser, et l'attente millénariste, présente dans le national-socialisme, la même solidarité existe : le millénium nazi, c'est la restauration de l'homme aryen dans sa pureté originelle. Pour le vérifier, il suffit d'analyser le contenu de l'eschatologie nazie qui emprunte à la fois au mythe aryen et au millénarisme d'origine chrétienne.

On pourrait retrouver de nombreuses analogies entre le millénarisme nazi et les millénarismes médiévaux. Je me contenterai d'un seul exemple, celui d'un texte millénariste intitulé *Le Livre aux Cent Chapitres*, paru au début du XVI^e siècle, qui eût beaucoup de succès et dont l'auteur est connu sous le nom de « Révolutionnaire du Haut Rhin »¹⁶. Ce texte constitue, selon

16. Sur ce texte, lire Norman Cohn, *op. cit.*, p. 114 à 119. Tous les textes cités se trouvent dans ces pages.

N. Cohn, « la plus exhaustive des eschatologies populaires médiévales » et « préfigure de façon étonnante certaines des attitudes les plus caractéristiques du totalitarisme national-socialiste ». Dieu menace d'envoyer à l'humanité des catastrophes épouvantables si les hommes continuent de pécher. Il ne les épargnera que si se lève un groupe d'hommes pieux, les Frères de la Croix jaune qui devront se ranger sous la bannière de l'empereur Frédéric, « l'empereur venu de la Forêt-Noire, figure prodigieuse qui évoque à la fois l'Empereur des derniers jours et le Messie de l'Apocalypse »¹⁷. Il régnera mille ans, il sera revêtu d'un habit de lumière et exterminera ses ennemis. Ses partisans auront part à son royaume ; tous leurs besoins seront comblés : il leur procurera à bas prix le pain, l'orge, le vin et l'huile, mais auparavant ils devront exterminer les pécheurs, « anéantir Babylone au nom de Dieu » ; le meurtre sera légitimé, car il faut punir le mal ; le monde entier, du levant au couchant, sera contrôlé par les armées de l'Empereur ; une terreur constante et universelle s'établira, le sang coulera. Les premiers à exterminer seront les « membres du clergé, riche bien nourri, aux mœurs dissolues, les moines et les nones : « redoublez vos coups, dit le texte ; depuis le pape jusqu'aux novices, tuez-les tous, jusqu'au dernier »¹⁸. L'auteur prévoit le meurtre de deux mille trois cent ecclésiastiques par jour pendant quatre ans et demi. Les usuriers, les marchands, les parasites seront aussi exterminés. Que l'on songe aux diatribes anticapitalistes ou antisémites, voire anti-chrétiennes des nazis ! Les biens de l'Eglise seront d'ailleurs nationalisés et donnés aux pauvres, la propriété sera abolie.

La vision apocalyptique des châtements s'accompagne d'une vision idyllique de l'âge d'or allemand, où les biens étaient communs et les hommes fraternels. Ce sont Rome et l'Eglise qui ont détruit cet âge bienheureux. Le peuple élu depuis l'origine est le peuple allemand, non le juif : tous les héros antiques étaient des Germains. L'auteur récrit l'histoire, comme le fera Rosenberg. Mais bientôt l'empereur Frédéric restaurera la suprématie allemande : l'Allemagne deviendra le cinquième empire qui ne passera point, selon la prophétie de Daniel ; le centre spirituel ne sera plus Rome, mais Mayence, où siègera l'empereur, « prêtre suprême », « salué comme Dieu sur terre », incarnation de l'esprit des Allemands ; « Les

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

Germaines tinrent autrefois le monde entier entre leurs mains. Ils le tiendront à nouveau avec plus de puissance que jamais »¹⁹.

Ce texte préfigure certains traits de l'eschatologie nazie une culture primitive germanique a existé, elle incarnait les desseins de Dieu, elle fut pervertie par les idées modernes, les juifs et les capitalistes, elle sera restaurée par une élite nouvelle, sous la conduite d'un sauveur.

On sait que Himmler se considérait, à certains moments, comme la réincarnation de l'empereur Heinrich I^{er} et se passionnait pour les grands empereurs médiévaux, Frédéric Barberousse et Frédéric II de Hohenstaufen. Or Frédéric II cristallisa longtemps l'espoir des millénaristes allemands qui le considéraient comme le nouveau guide et le chef de leurs prophéties. Après sa mort la légende naquit qu'il était toujours vivant et reviendrait ; on attendait son retour au XVI^e siècle. De même a toujours existé en Allemagne la croyance que l'empereur Frédéric Barberousse n'était pas mort, qu'il sortirait un jour de sa montagne (le Kyffhäuser), pour faire le bonheur du peuple allemand et qu'alors un nouveau temps commencerait. Les nazis, en particulier Himmler, surent utiliser ces légendes et réactiver la vieille espérance de domination du monde par les Germaines.

Deux thèmes dominèrent l'eschatologie nazie, l'annonce d'un monde nouveau, le Reich de mille ans et le messianisme hitlérien. Le terme Reich, d'origine celtique, a toujours été chargé d'un sens religieux et sacré. L'expression « Troisième Reich », empruntée au titre du livre de Moeller van der Bruck, publié en 1923, rejoint explicitement l'annonce d'une troisième ère, celle de l'Esprit, inscrite dans les prophéties joachimites. Moeller van der Bruck s'inspirait d'ailleurs d'un écrivain millénariste russe, Merejkovski, auteur du *Christianisme du Troisième Testament*. Pour les nazis, le millénium à venir devait être un empire où la race des Seigneurs, la race aryenne, dominerait les autres races considérées comme inférieures et vouées à la condition d'esclaves. Hitler n'a cessé d'annoncer cet ordre nouveau, cette nouvelle étape de domination : « Nous sommes maintenant le peuple élu de Dieu qui va rassembler ses membres épars pour dominer la terre... Nous sommes placés aujourd'hui devant l'implacable nécessité de créer un nouvel ordre social... La providence m'a désigné pour être le grand libérateur de l'humanité... Notre pensée primordiale est d'instituer notre

19. *Ibid.*

domination pour toujours et de la créer de telle sorte qu'elle doive durer au moins mille ans »²⁰. En 1939, après l'invasion de la Pologne, il déclara : « je vous annonce une paix de mille ans ».

Mais le Reich millénaire ne fut pas seulement un rêve du Führer des Germains ; il fut officiellement proclamé le 5 septembre 1934 à Nuremberg, devant trois cent mille nazis, par le Gauleiter Wagner qui proclama : « La forme de vie allemande est définitivement fixée pour les mille ans à venir... Il n'y aura pas d'autre révolution en Allemagne pendant les mille ans à venir »²¹. Les témoins ne se sont pas trompés quant au caractère eschatologique de ces visions et proclamations. Citons encore Rauschning : « Un thème qui revenait constamment dans ses propos, c'est ce qu'il appelait le tournant décisif du monde, ou la charnière des temps. Il y aurait un bouleversement de la planète que nous autres, non initiés, ne pouvions comprendre dans son ampleur. Hitler parlait comme un voyant... Il ne pouvait s'expliquer que par l'action des forces cachées la merveille de son propre destin. Il attribuait à ces forces sa vocation surhumaine d'annoncer à l'humanité un évangile nouveau... L'espèce humaine traversait des épreuves de perfectionnement d'un millénaire à l'autre »²². L'annonce du royaume millénaire est donc bien au centre du projet hitlérien, même si la promesse de domination collective remplace l'habituelle promesse de réconciliation dans la jouissance heureuse des biens de la terre.

Mais, la preuve décisive que nous sommes bien en plein scénario millénariste réside dans le fait que la venue du Reich millénaire pour les idéologues nazis doit être précédée d'un gigantesque combat, à la fois cosmique et religieux, qui opposera les forces du bien et les forces du mal, Dieu et Satan : « Deux mondes s'affrontent, constatait Hitler ! L'homme de Dieu et l'homme de Satan. Le juif est la dérision de l'homme. Le juif est la créature d'un autre dieu... L'aryen et le juif, je les oppose l'un à l'autre »²³. Dans l'imagination hitlérienne, la « juiverie internationale » se livre à un effort gigantesque pour détruire le monde ; il faut lui opposer une force encore plus grande : « en m'opposant au juif, je mène le combat du Seigneur »²⁴. Pour gagner ce combat, tous les moyens sont permis violence

20. H. Rauschning, *Hitler m'a dit*, op. cit., p. 171 ; 59 ; 253.

21. A. Brissaud, *Hitler et l'Ordre Noir*, Librairie académique Perrin, 1969.

22. H. Rauschning, *Hitler m'a dit*, op. cit., p. 271

23. *Ibidem*, p. 269.

24. Texte de Hitler cité par N. Cohn, op. cit., p. 296.

et guerre sont purificatrices et rédemptrices ; le Reich ne peut dominer le monde sans qu'adviennent massacres et calamités sans nombre : « Ce n'est que par la révolution mondiale que j'atteindrai mon but... la structure présente de l'Europe sera renversée dans un immense cataclysme »²⁵.

A l'annonce du royaume millénaire et de la révolution mondiale s'ajoute enfin le thème messianique. La restauration de la perfection originelle est toujours l'œuvre, dans les millénarismes, d'un envoyé de Dieu, qui peut être Messie, Roi-rédempteur, Sauveur, ou Juge suprême. Dans la conscience populaire germanique, la tradition messianique était restée vivace : le grand nombre des messies populaires, du XI^e au XVI^e siècle, en témoigne ; par ailleurs la figure du messie avait eu tendance à se fondre avec le personnage mythique de l'empereur endormi. Enfin l'attente du juge suprême était restée vivante dans certaines sociétés secrètes, comme la Sainte-Vehme, qui garda longtemps la coutume des tribunaux secrets²⁶. Tous les prophètes du millénium allemand « s'érigeaient eux-mêmes en chefs élus par Dieu pour les derniers jours, hérauts de la Parousie, empereurs des derniers jours, ou même christes réincarnés »²⁷. Même après la fin du Moyen-Age, on trouve encore des traces, en Allemagne, de cette attente messianique ; voici ce qu'on pouvait lire encore en 1922 dans un livre qui eut un gros succès : « Un jour viendra où il s'annoncera, Lui, que nous attendons, pleins d'espoir ; des centaines de milliers de cerveaux portent déjà son effigie, des millions de voix l'invoquent quotidiennement. L'esprit allemand, unanimement le pressent. D'où viendra-t-il ? Personne ne le sait. Peut-être d'un palais, peut-être d'une cabane. Mais chacun le reconnaîtra aussitôt et s'écriera : c'est Lui notre Guide »²⁸.

Pour toutes ces raisons il n'est pas étonnant que les nazis et une partie du peuple allemand aient été amenés à voir en Hitler une figure messianique. Lui-même d'ailleurs le proclamait hautement : il se considérait comme l'envoyé de Dieu : « C'est avec la certitude d'un somnambule que je poursuivrai sur la voie que la Providence m'a montrée ». « J'estime avoir été appelé par la Providence pour servir mon peuple... Mon domaine, celui que la providence m'a assigné... » Il. Mon seul orgueil est d'avoir été choisi par la Providence pour conduire le peuple allemand au milieu de ces événements

25. H. Rauschnig, *Hitler m'a dit*, op. cit., p. 271.

26. N. Cohn, *op. cit.*, p. 305.

27. Kurt Hesse, *Der Feldherr Psychologos*, Berlin, 1922.

28. Extraits de discours de Hitler cités par A. Brissaud, *op. cit.*, p. 110.

terrifiants... etc.²⁹. Cette certitude intérieure était renforcée par la certitude qu'avaient ses partisans d'avoir affaire à un nouveau Messie. Pour les uns il était le « juge suprême », pour d'autres la réincarnation de Frédéric, roi du monde. Le terme officiel de Führer cristallisa ces aspirations messianiques dans les masses. Innombrables ont été les professions de foi qui allaient en ce sens. En voici un seul exemple : « A. Hitler est plus à nos yeux que le Chancelier du Reich... il est, en même temps que le Führer, le rédempteur du peuple allemand. Quand tout paraît perdu, nous croyons encore en lui... A. Hitler, ton nom est notre foi... Prends notre vie, Führer, prends-nous tout entiers, prends notre corps, prends notre âme. Entre tes mains, nous remettons notre destin »³⁰.

Ces multiples déclarations montrent que la personne du Führer a pu rassembler toutes sortes de projections mythiques dérivées de la figure messianique. Même les Chrétiens ne restèrent pas étrangers à ces projections ; une déclaration de trois pasteurs, membres du groupe des « chrétiens allemands de Thuringe » en constitue un exemple significatif : « Le Führer est le rédempteur dans l'histoire des Allemands. Il se dresse comme un roc dans un désert sauvage, comme une île dans l'immensité des mers... Hitler est devenu pour notre temps cette transparence merveilleuse, la fenêtre à travers laquelle la lumière tombe sur l'histoire du christianisme »... « Nous avons mis notre confiance dans notre Führer, l'envoyé de Dieu, illuminé lorsqu'il entendit l'appel de Dieu : tu dois sauver l'Allemagne »³¹. On attend de Hitler bien autre chose que la prospérité, la paix ou une bonne gestion des affaires publiques ; on attend de lui le salut, la rédemption.

J'espère vous avoir convaincu que, dans l'une des « religions politiques » la plus étonnante de notre temps, parce que la plus éloignée de notre tradition chrétienne en même temps que la plus nihiliste, les thèmes corrélatifs de la décadence, de la rupture révolutionnaire et de la fondation d'un nouvel empire, sont éminemment présents, à côté d'autres mythologèmes, comme le culte de la vie, des morts, de la terre-mère, qui ne nous intéressent pas directement ici. J'aurais pu, si j'en avais eu le temps, faire la même démonstration à propos d'une autre « religion politique », le communisme lénino-stalinien qui, du début de notre siècle aux années

29. Déclaration du Ministre de la Justice Thierack, le 5 janvier 1943.

30 Extrait de la Revue *Durchbuch* cité par R. d'Harcourt, *L'évangile de la force*, Paris, 1937, p. 53-54.

31 Texte cité par J. S. Conway, *La persécution nazie des Eglises*, Ed. France-Empire, 1969, p. 49.

soixante, a montré tout son dynamisme mythologique³² : la conscience de la décadence capitaliste comme la promesse d'un royaume de justice sous les traits du communisme à venir constituent l'armature essentielle de ce millénarisme sécularisé. En effet, dans l'idéologie communiste, la perfection initiale est perçue à travers le postulat du communisme primitif dont le modèle a été inspiré à Marx à partir des études ethnologiques de Morgan : dans ces sociétés archaïques, la communauté des biens garantissait la transparence dans les relations humaines et empêchait la lutte sociale de prendre des formes violentes. A partir de là une dégradation est apparue, produite par la division du travail et marquée par l'antagonisme entre deux groupes sociaux distincts, ébauches de nos classes sociales, les propriétaires et les non-propriétaires des moyens de production. Une déchirure s'est introduite dans le tissu social qui ne pourra plus être comblée ; la décadence va prendre le visage de l'aliénation économique, de la séparation entre le producteur et ses produits et cette décadence va s'accélérer au fur et à mesure que vont se développer les forces productives pour atteindre son paroxysme en régime capitaliste ; l'histoire de l'humanité, conçue par Marx comme préhistoire, n'est que le lieu de cette dégénérescence progressive, génératrice de drames, de luttes, de catastrophes et de souffrances, lieu d'exil où l'homme devient étranger à lui-même, se vide de sa propre essence. Mais cette situation ne peut être définitive à un degré maximum d'aliénation, un renversement devient possible c'est à notre époque précisément, au cœur même de l'exploitation capitaliste que la classe la plus exploitée dans l'histoire, le prolétariat, peut prendre conscience de sa situation, se libérer par la lutte révolutionnaire et du même coup libérer toute l'humanité. Une société nouvelle peut dès lors s'instaurer, dans laquelle il sera mis fin définitivement à l'exploitation et où les rapports humains pourront à nouveau retrouver leur transparence primitive. Le rêve de la société communiste réactive l'espérance du royaume millénaire, où régneront pour toujours l'abondance, la justice, l'harmonie et la paix. Dans ce scénario transparaît la structure du vieux mythe asiatico-méditerranéen, dans lequel on voit un juste persécuté racheter le monde par ses souffrances, et permettre l'instauration sur terre du Royaume de Dieu. Mais l'établissement du Royaume millénaire doit être précédé par une ère de violence pendant laquelle les contradictions de l'ancien monde atteignent leur paroxysme et où la lutte sociale prend les allures d'une lutte à mort,

32 A ce sujet je renvoie au chapitre consacré au communisme dans mon livre déjà cité *Sécularisation et religions politiques*.

comme dit Marx, d'un combat quasi-cosmique entre le Bien et le Mal. Le messie-prolétariat emprunte ses traits à l'Ange exterminateur de l'Apocalypse. Nous sommes en plein scénario millénariste, là aussi, mais contrairement à la mythologie nazie, l'espérance d'une société meilleure l'emporte, dans le communisme, sur la nostalgie de l'origine. Par ailleurs le salut promis s'adresse à l'humanité tout entière (c'est un messianisme de l'espèce, nous dit Jules Monnerot), et non pas seulement à un peuple ou à une race. Par là s'explique sans doute que la mythologie communiste a exercé un pouvoir de fascination beaucoup plus large que la mythologie nazie, plus pessimiste, plus archaïque, plus nihiliste.

Je voudrais en terminant soulever un dernier problème celui du rapport entre le discours rationalisé des idéologies politiques modernes et le langage symbolique des mythes traditionnels en l'occurrence de ceux qui parlent de décadence ou de fin du monde. Notre hypothèse est que dans l'idéologie il se produit une dégradation du mythe ; les grandes images mythiques sont enfermées, comme dans un corset, dans le discours rationnel emprunté à la science et à la philosophie ; l'idéologie est une perversion de la science, de la philosophie, comme de la religion ; par ailleurs l'espérance ne vise plus un au-delà du monde, mais un autre état du monde, une nouvelle organisation de ce monde-ci, la puissance divine n'est plus le moteur de l'histoire, mais seulement la force d'une race, d'une classe ou d'un peuple. Néanmoins le pouvoir d'attraction des idéologies politiques contemporaines leur vient de ce qu'elles conservent sous l'apparence du discours rationalisé, les traces cachées des anciens mythes : c'est le dynamisme énergétique du mythe qui explique leur impact historique. La vision apocalyptique conserve dans les « religions politiques » toute sa force « les temps sont accomplis. Le salut est proche ! ».